

Le mois dernier, lors de la réception chez les Duncan, j'avais fait la connaissance d'un certain Peter Right à la stature imposante mais conviviale, à mi-chemin entre l'australopithèque et le gorille surdimensionné. Sa sympathie ne me fut pas indifférente ni même son physique, bien que sa surabondance pileuse provoquait en moi une réaction brutale. Celle-ci se faufilait par le moindre centimètre de sa chemise blanc crème virant vers le gris clair à des endroits stratégiques de son anatomie. Comment pouvait-on survivre à une pareille végétation sur le torse, les membres supérieurs et même le dos ? Tout son espace vital regorgeait de poils les uns plus long que les autres, telle une jungle tropicale à même le salon d'une maison bourgeoise.

J'aimais observer le comportement des nouveaux venus, leurs visions primaires de ce lieu atypique où les genres se mêlaient avec une déconcertante amertume. Je fréquentais Mary et Sam depuis quelques années ; des collègues du Muséum National d'Archéologie mais les soirées se multipliaient ces dernières semaines et de récents visages complétaient la panoplie de l'Américain moyen. On pouvait y voir John Roth Berg, chercheur en particules, Rosanna Breddun, une richissime hollandaise venue s'installer dignement en Californie avec son jeune et séduisant compagnon, Arthur, et aujourd'hui ce Peter Right dont les regards fusaient seconde après seconde dans ma direction. Je tentais d'éviter ces assauts en me réfugiant près du buffet où les toasts au bacon et les salades diététiques se faisaient dévorer par des mains affamées.

— Alors Walter, toujours à la recherche de l'âme sœur, avait brusquement ajouté Sam derrière mon dos.

— Bien sûr... Et toi, toujours en train de manger, venais-je de rétorquer.

Il arrivait parfois à Sam de confondre amitié et stupidité. C'était effectivement un bon confrère mais aussi un cerveau à moitié développé, comme une sorte d'orange que l'on aurait coupé en deux mais en conservant la partie amère, celle que l'on jette après avoir goûté le premier quartier. Mais je lui étais d'une grande reconnaissance professionnelle hormis le fait qu'il m'ait affecté au laboratoire de recherche génétique de l'ère paléolithique. Je ne lui avais jamais avoué mon désintérêt spectaculaire sur l'éventuelle découverte d'une nouvelle cellule. Mon esprit se focalisait sur cet homme et à cet instant même rien ni personne ne pouvait me perturber. Je tentais donc, par un subterfuge classique, mais de loin efficace, d'attirer son attention inconsciemment, de lui faire bien entendu croire que la démarche venait de sa propre initiative et que mon inquiétude envers lui suscitait une curiosité sans fin. C'est ainsi que Peter Right s'approcha du buffet et me tendit un verre de vodka orange glacé.

— Peter Right, pour vous servir. Acceptez ce verre cher ami et nous ferons plus ample connaissance, avait-il murmuré.

— Volontiers. Mais ce sera avec une double paille.

Je n'avais jamais bu d'alcool à la paille mais une telle sensation d'euphorie s'empara de mon esprit que je ne parvenais plus à contrôler la moindre de mes paroles et encore moins mes actes.

— Oh ! Mais je manque à tous mes devoirs. Permettez-moi de me présenter. Walter J. Snail.

— C'est donc vous le fameux Walter du labo 24... C'est un honneur de vous rencontrer. Sam m'a beaucoup parlé de vos recherches.

— A dire vrai, elles ne me préoccupent guère aujourd'hui...

— Tiens ! Et pour quelle raison mettez-vous la science en doute ?

— Je n'ai jamais dit cela ; seulement que nos résultats se font attendre et que M. Blackbird veut au plus vite mon rapport sur les segments d'A.D.N. prélevés sur un os de mégathérium. Or, ceux-ci sont inutilisables et je dois vous l'avouer, cela m'indiffère totalement.

— Mais alors, que vous arrive-t-il ? Tout le corps enseignant m'avait décrit un homme d'une pugnacité remarquable et je vois devant moi un individu plutôt abattu. Puis-je vous apporter une quelconque aide, cher Walter ? Permettez que je vous appelle Walter !

— Bien sûr, Peter... bien sûr. En fait, j'ai quelques soucis d'ordre personnel et je crois que votre aide ne me sera pas d'un grand réconfort.

— Comment pouvez être aussi cartésien ! Dites-moi ce qui ne va pas et nous verrons si cela est de mon ressort.

— Disons que c'est extrêmement gênant d'autant plus que nous venons à peine de faire connaissance. Non, franchement, je ne veux pas gâcher votre soirée. Parlons de vous si vous le voulez bien...

— Comme vous voudrez mais je suis là pour vous écouter. C'est un peu mon métier vous savez...

— Ah ! Et quelle activité exercez-vous, Peter.

— Je suis psychothérapeute à l'hôpital Roosevelt.

Une nouvelle fois, par je ne sais quelle destinée, le sort thérapeutique continuait à s'acharner sur moi et ce n'est que par cet étrange Homo Sapiens Sapiens à la chevelure fragmentée, que je parvenais habilement à transmettre mes données. La soirée se termina sous les étreintes des récents arrivants qui, à en croire les sourires émotifs, venaient de pénétrer dans le cercle le plus intimiste des pourfendeurs de la normalité dont il est vrai je m'érigeais en figure de proue face à la passivité de mes confrères. J'avais inconsciemment fait germer en moi une sensibilité

à l'ambiguïté depuis ma tendre enfance et ce n'est qu'à travers quelques images nauséabondes de l'odeur putride des sarcasmes de mes camarades de la High School of California que j'étais parvenu à la conclusion suivante : soit je ne faisais pas partie intégrante de ce monde, soit ils ne possédaient qu'une intelligence plutôt médiocre ; ce qui je dois le consentir à présent provoquait une réaction parfois juvénile chez moi. Mais, ce fut la période de l'adolescence, celle-là même où l'on découvre patiemment sa transformation, que les incertitudes, les doutes et les interrogations se mêlèrent sans grande difficulté à mes réflexions caricaturales sur le fonctionnement du corps humain et l'examen attentif de chaque partie de cet ensemble pour le moins défectueux muant jour après jour sans à tort vouloir m'en demander l'autorisation. A peine avoir franchi le fatidique cap des 16 ans, je me préoccupais davantage de mon métabolisme que du tournant pittoresque de mes études, toutes tracées par les connaissances diplomatiques de mon père, lequel intervenait quotidiennement auprès de la plus haute hiérarchie de ce pays. Il était d'un charisme et d'une autorité fulgurante, à la frontière avec l'étude stratégique d'une conférence aux Nations Unies ; un être absent ou perturbé par tous les intérêts qu'il pouvait entrevoir dans sa fonction de conseiller à la maison Blanche. Je ne faisais donc que rarement mention de ce personnage sans substance émotionnelle ; privée du sens paternel et de la fibre familiale indispensable en ces heures indécises de ma vie. Je me tournais tout naturellement vers la profonde féminité voire même la tolérance gigantesque de ma mère afin de surmonter cette périlleuse époque comportementale. Mon anniversaire célébrait aussi les prémices d'une remise en question ininterrompue à ce jour, un rêve permanent ayant envahi prématurément mes pensées et mes gestes alors que mon physique ne s'affirmait toujours pas, comme une gestation indécise, presque une fusion avec la façade puérile

d'une jeune étudiante en lettres classiques, cherchant dans ces nuits tristes à mourir le prince illusoire aux traits d'un héros de tragédie grecque ; et le pubère teen-ager si enthousiaste devant sa console de jeux où l'unique face à face tourne rapidement en faveur de la matière. Jamais je n'avais prêté attention à ma structure corporelle aussi suspicieuse soit-elle, mais quelques facteurs déclenchant allaient me contraindre à un examen minutieux de mon anatomie et surtout de mes préférences sexuelles.

Le mois de juillet s'annonçait caniculaire, une tornade sur la Californie et ses plages de viandes amalgamées les unes à côtés des autres en attendant le changement programmé de face comme une galette qui suivrait une cuisson méticuleuse avant le désespoir de la grillade soudaine. Les vacances étaient synonymes pour moi d'abandon, de création inexplicquée d'un isolement passionnel, d'une découverte chaque jour plus pointilleuse et plus perfectionniste que jamais. Ma mère continuait de travailler pendant que je déambulais autour des magasins longeant les promenades maritimes où les devantures reflétaient ma silhouette malingre, chétive, presque féminine. Le regard qui se dégageait de ces vitrines parfois opaques me renvoyaient l'image d'un être indéfinissable, équivoque, sans forme conquise ; juste de la chair et une âme confuse déjà, un squelette morphologiquement homme ou une démarche strictement asexuée. Comment à ce moment là ne pas douter de son rapport avec l'extérieur ? Les individus sont si cruels que la plus petite poussière dans un système d'engrenage extrêmement rodé peut irrémédiablement détruire toutes les approches volontaires vers autrui. Je me devais donc de fondre dans le moule de la conformité le temps de me convaincre de l'unicité de l'Homme ; bien que cela ne reflète guère mes critères d'éducation ni n'abonde dans la conviction ultime que la tolérance serait l'apôtre de la pensée personnelle.

Je savais pertinemment que quelque chose ne fonctionnait pas clairement en moi mais de là à soupçonner un tel cataclysme ! Je n'avais jamais entendu cela auparavant et mon souci du détail s'affirmant, je me devais de combler mes interrogations par l'étude microscopique de mon infirmité. Car il était bien question d'une maladie inconnue qui avait pris naissance comme on choisirait le diable en réincarnation. Examiner toutes les parties, patiemment, sans oublier les recoins possibles, avant de me plonger dans des lectures scientifiques et médicales ; voilà ce que j'envisageais en premier lieu de retour à l'appartement. Après une courte confrontation de ce corps avec l'unique miroir de plein pied, similaire de prime abord à ceux que j'avais pu croiser tout au long de mes déambulations, je me focalisais ingénieusement sur l'espace inférieur de mon anatomie. L'inspection s'apparentait à une dissection biologique en souvenir de mes premiers écartements maladroits de grenouilles vivantes parfois sans ménager leurs parties si sensibles et morphologiquement disproportionnées. L'examen dura une longue demi-heure pendant laquelle je ne manquais pas de passer au crible les soit disant défauts ; une irrégularité de l'appareil et le cauchemar risquait de corroborer toutes mes hypothèses ; un dysfonctionnement quelconque et la relégation à l'état d'animal pensant ne faisaient plus l'ombre d'un doute. Or, aucun signe d'irrégularité ne transparissait. Il n'y avait rien d'anormal à première vue ; en tout cas rien d'alarmant. Je me soulageais donc en continuant à admirer le spectacle que la nature me dotait. La fin de mon dilemme s'achevait et ce pour un laps de temps indéterminé ; plus d'indignation ni de culpabilité à présent que j'avais l'ultime conviction que je faisais partie bon an mal an de la caste très fermée de la gent masculine. La confirmation d'être un homme, un vrai, m'apporta rapidement le savoir-faire machiste qui sommeillait sournoisement, décuplant de la sorte mes conquêtes et

remplissant à n'en plus finir mon carnet d'adresses qui je dois l'avouer se convertissait au fur et à mesure en un tableau de chasse convoité par mes amis fidèles. Je me transformais en un collectionneur expérimenté de jeune femme ingénue ou crédule ; un nouveau Don Juan reconverti après une traversée du désert mémorable.

Le choix de mes études dépendit de ce désir d'analyse corporelle ; de ce sens de la découpe spécifique des membres afin de réaliser le manque d'indices qui constituent ce puzzle physique et psychique. Rechercher, tenter de déceler les innombrables secrets que constitue notre personnalité. Je savais à l'époque qu'instinctivement je terminerai ma vie dans une cellule de laboratoire à examiner encore et toujours les déchets d'une carcasse rachitique enfouie depuis quelques millions d'années sous une pluie de granite asséché par les rayons fracassants du soleil sud-américain. Un avenir sans encombre, tracé, digne d'une highway aux longues lignes droites et monotones, à l'écart des virages sinueux des mégalofoles de la côte est. Je n'échappai donc pas à une thèse consciencieuse qui m'emmena directement au département si convoité de Sam Duncan à la suite d'une longue hésitation de sa part puisqu'il attendait l'appui d'un autre chercheur dans l'espoir d'unir ses travaux censés bouleverser l'archaïque vision que l'Etat se faisait de son laboratoire mais surtout de l'utilité d'investir autant de temps et d'argent dans des ossements en décomposition. Sam était d'un naturel tenace et notre rencontre tourna rapidement à l'affrontement verbal ; souhaitant, je l'ai appris beaucoup plus tard, me déstabiliser ou tester la complémentarité de nos caractères. Le combat s'acheva au 10-Firestreet autour d'une bière mexicaine en gage de "compatibilité d'humeur" selon ses propres termes ; quelques douceurs et la nuit prit fin dans les méandres des ruelles à ce moment resplendissantes.

Et les années passèrent lamentablement, toutes identiques les unes aux autres ; analyser, comprendre, théoriser mais qu'en vue de maigres corroborations de moelles effritées à s'entre-déchirer. Nous devenions, les soirs de fin de semaine, le professeur et moi, de grands confesseurs près de ces tables collantes des verres précédents ; et les révélations sur son couple ne tardèrent pas à faire surface, me détaillant ainsi tous les faits et gestes de sa femme jusqu'à la traditionnelle cérémonie conjugale du samedi soir après le repas concocté par le traiteur asiatique à l'angle de l'avenue. Sa vie, d'une banalité à la limite de l'incorrection, me laissait sur une position attendrissante bien que je ne dénigre pas le confort dans lequel il menait aujourd'hui sa rituelle activité d'homme marié, terne à en mourir, calculée à la demi seconde prêt et totalement dépourvue d'ingéniosité. L'unique divertissement qu'ils avaient élaboré se formulait la veille de la grand messe dominicale, quelques heures avant leur devoir sentimental. Ils invitaient, à titre protocolaire ou amical, les collègues de recherche de Sam et les relations superficielles de sa femme, Mary, simplement dans le but de faire diversion en philosophant sur le dernier roman de Higgins Clark et sur le devenir de la bijouterie Carwell à Palm Beach. Rien de très enrichissant en première conclusion, excepté l'effet que l'on pouvait ressentir en brisant la glace de la simplicité.

Puis, vint le jour où Peter Right m'appela au muséum. C'était un mercredi matin ; je m'en souviendrais longtemps.

— Walter ? Peter Right à l'appareil. Vous me remettez j'espère ? Nous nous sommes rencontrés chez les Duncan et vous m'avez laissé votre carte...

— Peter ! Bien sûr... Comment allez-vous, très cher ami, depuis notre dernière entrevue ?

— Parfaitement, je vous en remercie. En fait, je vous téléphonais pour vous annoncer une bonne surprise ; enfin je le souhaite...

— Je vous écoute, Peter.

— En fait, je viens de terminer un séminaire où le professeur Norman avait décidé de nous honorer de sa présence. J'ai donc saisi l'opportunité qui m'était offerte pour lui parler de vos désirs...

— Vraiment ! Vous avez fait ça pour moi ?

— Evidemment. Entre ami, il est tout de même primordiale de s'entraider, n'est ce pas... Vous avez donc rendez-vous avec lui vendredi vers 19 heures. Si cela pose problème, contactez-moi au plus vite.

— Vendredi... Parfait. Je ne sais comment vous avouer toute ma gratitude, Peter. Je suis si ému et si enthousiasmé à la fois...

— Ne dites rien. Nous nous reverrons bientôt et vous pourrez alors me parler du professeur.

— Mille mercis, Peter. Je vous dois une fière chandelle.

— Mais non, mais non. Je l'ai fait par amitié. Bon, je vous abandonne car le devoir m'appelle. Prenez soin de vous, Walter.

— Au revoir, Peter.

A peine le temps de raccrocher que mes mains se mirent à trembler volontairement comme si je me retrouvais sous l'emprise de la panique car je venais enfin d'obtenir un rendez-vous avec l'éminent professeur Norman, neuropsychiatre de l'hôpital Roosevelt de San Francisco. Lui seul pouvait me diagnostiquer cet étrange symptôme auquel j'étais confronté depuis mon enfance. L'attente se faisait pesante à chaque jour passé et mes affaires, étendues minutieusement sur le lit de la chambre d'amis, n'attendaient plus que le départ fatidique vers le messie ; car le professeur n'était rien d'autre que l'homme providentiel, cet être que l'on espère toute sa vie et que

l'on découvre par hasard lors d'une conversation avec un inconnu.

L'assistante de Monsieur Norman acquiesça timidement tout en mesurant l'euphorie de son intérêt pour les hommes jeunes aux psychoses chroniques prononcées.

— C'est votre première entrevue, s'exclama t-elle.

— Oui.

— Je vais simplement vous faire remplir une petite fiche signalétique et vous pourrez vous détendre quelques instants dans la salle d'attente.

— Parfait.

Après une exposition sommaire de mes qualités, elle m'arracha violemment des mains le passeport convoité et s'empressa de découvrir les composantes de ma personnalité.

Les minutes se faisaient intransigeantes, malveillantes même dans cette pièce lumineuse aux allures médicales certaines. J'étais enfin seul face au silence de la décontraction... Oui, me laisser porter sans peine, bien loin des nuages profonds qui englobaient mon esprit dévastateur et incontrôlable. La réunion furtive de mes facultés se calculait en millimicrons. Surtout pas le temps d'en prendre conscience. La porte blanchâtre s'entrouvrit soigneusement et le profil asséché d'un homme serein se laissa glisser vers la table centrale.

— Je vous en prie, prenez place. Je vous rejoins immédiatement.

Son bureau avait des airs de clinique privée. Un matériel de pointe pour des sujets cobayes. Mais je ne faisais pas partie de cette famille d'individus expérimentaux. Il ne jonglerait pas avec moi au rythme de sa bonne humeur. J'étais là dans un monde bien réel et ses interprétations fantasques ne s'appliqueraient sûrement pas à l'unicité de ma structure. Il pensait peut-être que je finirais comme le plus commun de ses patients, mais là encore ses ambitions s'évaporerait tragiquement au passage de sa porte.

— Alors, Monsieur Snail, que puis-je faire pour vous ?

— En fait... comment dire... je viens de la part de Peter Right et...

— Ah ! Peter, toujours prêt à sauver le monde ! Que vous a-t-il dit à mon sujet pour que vous soyez aussi bien recommandé ?

— Rien de compromettant je vous rassure ; mais il m'a conseillé de vous rencontrer pour vous obtenir un diagnostic et sans doute un suivi plus personnel.

— Bien, il ne me reste qu'à vous écouter.

Un vide béant s'immisça dans la pièce à tel point que j'entendais le cœur du professeur battre lentement tandis que mes pulsations jouaient timidement un air tragique. Son regard faisait reflet sur ses lunettes aux montures grises pendant que ses yeux circulaient volontairement de haut en bas pour ne pas se stabiliser sur mon visage passif. Que faire devant la prestigieuse présentation du professeur adossé à ses diplômes internationaux ? Je ne savais évidemment pas quels mots choisir pour entamer cette entrevue qui, d'instant en instant, fondait vers le pathétique malgré sa volonté flagrante d'aider un jour ou l'autre son prochain ; car là était le fondement de sa vocation à n'en pas douter.

— Je vous avoue que ma situation n'est pas facile à exprimer...

— Tout d'abord, détendez-vous. Respirez profondément et pensez à une phase de votre vie qui vous a rendu heureux.

— Une phase de ma vie ?

— Oui ! Un moment de bonheur qui vous a comblé et vous procure encore des frissons.

— Maintenant que vous me le dites, je me souviens du jour où ma mère me caressait les cheveux avec sa brosse souple en sanglier et me chantait une chanson d'un film qu'elle venait de voir au cinéma du quartier Flytown.